

Marie Corselis

*Enseigner la musique
comme un art*

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Région Rhône-Alpes*

2012

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-96-8

dépôt légal : octobre 2012
© Symétrie, 2012

Crédits

illustration de couverture : Fleur Nicolay, *Flûte*, 2012

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage : Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 101243041

Enseigner comme une artiste

Telle était mon ambition pendant ces années passées au contact des musiciens en herbe ; un défi prétentieux aux yeux de ceux qui ne se prennent plus pour des artistes et qui, éblouis par la découverte de la pédagogie, ont parfois oublié la matière principale : la transmission de leur art.

Comme tous les enseignants, j'ai longtemps cherché à comprendre ce qui se cache derrière le comportement d'un élève : les mécanismes physiques, mentaux et affectifs régissant son jeu, qui sont autant d'obstacles à lever ou de qualités à utiliser. Je me suis passionnée pour cette quête, cette manifestation de l'intime que la pratique musicale curieusement met à nu.

Au-delà de cette attitude, je suis musicienne avant tout et non une professionnelle de la psychologie, dont je n'ai fait aucune étude spécifique. Je désire donc que l'art en tant que tel soit reconnu et reçu dans sa dimension unique : plus qu'un simple prétexte à l'éducation de l'individu, qu'il soit sa nourriture même, ayant comme conséquence directe son épanouissement.

Je me souviens de la réflexion d'un psychiatre lors d'une réunion d'enseignants :

Il y a plus de richesses à transmettre dans une symphonie de Mozart que dans tous vos efforts pour pratiquer sauvagement l'art thérapeutique. À force de vouloir être seulement de bons éducateurs, vous privez votre enseignement de son sujet central et il repose finalement sur du vide.

Mais qu'est-ce qu'un artiste ? Je me mets à rêver, à délirer quelque peu... Des mots et des expressions me viennent en vrac : génie, absolu, folie... que j'adoucis de suite d'un « brin de folie ». L'artiste ? Un révélateur d'âme, une humanité transcendée. Je convoque tous ceux qui me touchent, peintres, compositeurs, interprètes : Van Gogh ou Picasso, Brahms ou Berio, Gustav Leonhardt, le mime Marceau ; ceux qui ont déterminé ou même changé ma vie : Bach, Debussy, Stravinski. Cette simple évocation suffit à me procurer une émotion.

Je suis comme je suis

« Je suis comme je suis, je suis faite comme ça. Que voulez-vous de plus, que voulez-vous de moi ? » Cette phrase de Jacques Prévert tirée du recueil *Paroles* sonne en moi avec la petite musique qui lui est associée. J'entends et je vois tous ceux qui, d'une voix traînante, nous assènent cette fatalité : « On est comme on est, on n'se r'fait pas ! »

Je devrais m'insurger contre cette idée qui nous enferme dans notre monde ou notre enfer, nous privant de la moindre chance d'en sortir ; comme si le monde était figé et la nature humaine prisonnière de rôles qu'il nous fallait exécuter tels des pantins articulés.

Lieux communs qui curieusement m'interpellent et qui, avec une pointe de provocation – une pointe seulement –, me poussent à préférer plus terriblement encore : l'habit fait le moine... Toutes proportions gardées, ne puis-je m'empêcher d'ajouter de suite pour atténuer l'aspect scandaleux du propos.

Mais regardons tout de même le corps d'abord. Il raconte l'histoire de celui qui le porte au travers du geste, à la façon dont on s'en sert, à l'aisance ou à la maladresse du mouvement, dans le regard, le sourire. Dans sa forme même, dépendante ou indépendante de la volonté, il influence le comportement de son « propriétaire ». Ce dernier pousse l'identification encore plus loin en se mettant en scène aussi au travers des vêtements. Le corps, les vêtements : ne mélangeons pas tout, car je suis convaincue que l'un et l'autre ne fonctionnent pas forcément de pair. Cependant, la fausse blonde platinée avec son sac en faux croco ses ongles verts et des talons girafe n'affiche pas le même slogan que la bonne fille nature aux jupes larges, dont le visage ignore l'existence du maquillage. Comme celui qui souffre d'obésité n'entretient pas la même relation aux autres que le beau garçon mince. Il s'en plaint d'ailleurs dans sa vie sociale, avec les difficultés qu'il rencontre pour se faire accepter ; ce qui influence en retour son caractère.

Deuxième intermède

Je n'étais donc pas prête à faire les pieds au mur.

Comme tous les jeunes enseignants j'avais cru pouvoir révolutionner le monde, inventer la poudre, les cours de groupe, les sons, les goûts et les couleurs, les spectacles, le *Boléro* de Ravel à trente flûtes et percussion.

Nous improvisons le samedi : trois ou quatre élèves en cours collectif d'une heure et demie ou deux heures, avec jeux, bonne humeur et fous rires clôturant la séance. Nous nagions en pleines activités ludiques ; j'étais dans le vent, dans les normes du désir collectif.

Je me fourvoyais. Tout en amusant la galerie avec foi et sincérité, j'avais un seul but, un seul mot d'ordre : la musique ; permettre à mes élèves de devenir des musiciens, amateurs ou professionnels, leur transmettre un savoir sans lequel on passe à côté de ce qu'est le vrai plaisir émotionnel et intellectuel, les aider à découvrir et à apprécier le répertoire – où pouvaient-ils découvrir Bach, Ravel ou Roussel ailleurs qu'au conservatoire – et, comme ils venaient dans ma classe *a priori* pour étudier la flûte, leur apprendre tout simplement à jouer de la flûte.

On pourrait croire que j'enfonce une porte ouverte, mais il n'en est rien. Je me sentais bien seule dans cette direction et le chemin se resserrait inexorablement quand il fallait passer à l'acte, maîtriser la technique et interpréter Mozart ou Debussy.

Les élèves sortaient de la classe, heureux et détendus, suffisamment nourris pour ne plus ressentir le besoin de toucher leur instrument de la semaine, attendant le samedi suivant pour consommer de nouveau, me consommer, goûter à la joie de l'illusion musicale, contents d'eux, médiocres et décalés, inconscients, avec le but de passer du bon temps dans un succédané d'univers musical.

Le déclic n'avait pas lieu, celui du vrai désir, celui de progresser, de jouer mieux, de se donner les moyens d'aborder les grandes œuvres. Mes élèves n'avaient pas soif d'art, de beauté, d'émotion.

L'oreille en cœur

Ce titre, choisi pour des interventions musicales au sein d'une institution de jeunes en difficulté, faisait écho à deux belles émissions dont j'aimais le nom : *L'oreille en colimaçon* et *Musiques au cœur*.

Je m'adressais à des enfants que les troubles du comportement rendent inaptes à toute communication pacifique. La violence est leur mode d'expression : mots, cris, coups de poing sur tous les tons, provocations en tout genre, insidieuses, mielleuses ou crues, avec des regards de défi destinés à faire « craquer » l'adulte en face d'eux.

J'avais accepté cette expérience parce que je me croyais magique, parce que j'avais envie de servir à quelque chose quelques années après avoir pris ma retraite, fui l'ambiance des conservatoires, osé dire non aux compromis ou compromissions auxquels on me demandait d'adhérer, pour me sentir exister dans ce que je pouvais encore transmettre : une somme de compétences qui deviennent stériles quand elles n'éclairent personne.

Mais j'avais crié haut et fort que je n'étais pas spécialiste, que je voulais bien tenter quelque chose, mais seulement comme une artiste. Le directeur de l'établissement désirait justement ce souffle d'air frais venu de l'extérieur, cette part d'inconnu à offrir aux élèves. Plutôt que de les laisser confinés dans l'univers fermé du mal-être et de la psychologie réparatrice, il pensait que l'ouverture au monde insoupçonné des extra-terrestres musiciens pouvait être pour ces enfants aussi bénéfique qu'une séance de psychothérapie. J'appréciais ses efforts d'ouverture.

Il y avait néanmoins un malentendu, que je n'ai pas perçu de suite : quand nous évoquons la question musicale entre amateurs, professionnels ou néophytes intéressés, nous ne parlons jamais de la même chose, malgré toute la bonne volonté qui nous caractérise. Il faudrait commencer par définir ce qu'on appelle musique... Je ne suis pas certaine que cela est possible.

Le talent de Pierre, Paul, Jacques ou Jean

Le mot est galvaudé. Nous sommes talentueux, le monde entier s'empare du titre, des nymphettes de la télé aux acteurs du dimanche, de la cuisinière émérite au musicien éméché.

Le look donne du talent quand il rapporte de l'argent, avec sourires maquillés et jolies chutes de reins. Les pianistes, violonistes, violoncellistes font à leur tour les beaux yeux sur les pochettes de disque, pour affirmer leur talent. Pas de look, pas de carrière, pourrait-on dire.

Le talent est comme l'amour, aux multiples définitions.

Avoir du talent, du savoir-faire, être doué... Cela ne signifie pas être un artiste. L'être ou l'avoir, ces choses ne sont pas du même ordre. Mais l'artiste a forcément besoin du talent. Que faire de cette effervescence intime, de cette folie des idées créatrices qui tournent dans la tête, de ce ressenti brûlant quand les mains sont malhabiles et la respiration courte ? Il doit exister des potentiels d'artistes sourds-muets et manchots, c'est un vrai malheur ! Il existe aussi des gens habiles, pour qui tout est simple, des gens qui nous envahissent de leur « saveur talent » comme les yaourts au goût vanille. Méfions-nous des faux talents des faux prophètes.

Le talent qui m'intéresse ne se nomme pas facilité. Il est pourtant là dès l'origine : il est le signe d'une grâce, cadeau sacré du ciel caché derrière le trou d'une aiguille par laquelle il faudra passer. Peut-être peut-on appeler « don » la graine de naissance, transformée en talent par le travail, la volonté. Don et talent, un mot pour un autre, deux notions qui se ressemblent, s'assemblent et divergent d'une infime subtilité. Le talent est un don qui s'incarne, une promesse qui devient vivante.

J'entends souvent affirmer que le don n'existe pas, que seules comptent la compétence du professeur et la bonne volonté de l'élève. Ce discours politiquement correct répandu dans la globalité du corps enseignant

Gammes et autres matériaux de base

Il m'a été proposé pour quelques semaines un remplacement dans des petites écoles privées en ville ou municipales à la campagne, chacune à sa façon en opposition chronique avec les lieux officiels. Travaillant également dans un conservatoire de région, j'ai pu ainsi observer cette guerre de tranchées entre deux camps revendiquant le même produit : le plaisir de la musique.

« Pauvres » conservatoires assassinés, qui tentent désespérément d'atténuer l'image « rabat-joie » leur collant à la peau, et qui malgré de vains efforts restent aux yeux des écoles privées des « lieux de perdition » !

« Heureux » centres de « pratique musicale », comme ils aiment se nommer, qui ont la conviction d'offrir aux élèves une ouverture plus grande à la musique, dans une ambiance sereine, les élèves étant débarrassés de toute contrainte, l'approche technique de l'instrument restant une affaire d'élite. Ici, l'abolition de la peine de travail est franche, contrairement aux conservatoires qui, à force de compromis, plaident tout et son contraire. Plaisir pur et liberté chérie, choix n'appartenant qu'à l'apprenti qui ne sait pas toujours qu'il peut prendre son instrument en main pendant la semaine, parce qu'on ne le lui a pas dit, parce qu'on n'a pas osé.

« Il suffit de lui en donner le goût et ça marche », pensent les instances dirigeantes, qui transforment le professeur en sorcier.

« La contrainte tue », devrait-on avoir le courage d'afficher dans ces maisons qui narguent l'école nationale d'en face présentée comme le goulag. C'est une guerre civile ou l'histoire de la paille et de la poutre, pour des frères ennemis qui cherchent à résoudre une même question de fond. Par-delà les sarcasmes réciproques, on s'observe avec un intérêt masqué, avec l'envie inavouée, déguisée en mépris, d'imiter un peu ce qui se passe à côté...